



Marika Moreski

**CES DAMES
EN BOTTINES**

EXTRAIT

DOMINIQUE LEROY ebook

De la même autrice :

Chez la même éditrice, ouvrages disponibles en version numérique ([cliquer sur le ce lien pour atteindre les fiches des ouvrages](#)) :

Une Dominatrice rêvée, 2009

Maîtresse noire, 2010

Madame mon Maître, 2010

L'Amazone ou La Guerre des Filles, 2011

Maîtresses saphiques, 2011

Villa « Les Amazones », 2011

Un esclave en héritage (L'Homme esclave), 2011

De bien vilaines manières, (inédit) 2012

Les Roses pour elle, les épines pour moi, (inédit) 2012

Douloureux apprentissage, 2012

Dressage & sport équestre, 2013

Les Carnets secrets de Hollywood, 2013

Mes marques de propriétaire, 2013

Couple esclave & autres nouvelles, 2014

L'Esclave français, American SM 1, 2012-2017

The Domineering sex, American SM 2, 2013-2017

L'Esclave des prostituées, American SM 3, 2017

Hommes à vendre ou Locations privées, 2017

Les Hommes à tout faire, Paris 1974-2018

La Despote aux seins nus, Paris 1979-2018

Poupée mâle, 2019

Nos Maris, ces bêtes à plaisir, 2009-2021

Ces Dames en bottines, 2009-2021

L'Écurie de Mrs Mc Donald, (à paraître)

Esclaves pour films pornos, (à paraître)

Histoire de Dominatrices 1, (à paraître)

Histoire de Dominatrices 2, (à paraître)

Marché aux esclaves, (à paraître)

Marika Moreski

**CES DAMES EN
BOTTINES**

Collection Le Septième Rayon

DOMINIQUE LEROY ebooks

Couverture illustrée par Bernard Montorgueil

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications, il vous suffit de nous adresser un courriel (email) à l'adresse suivante :

contact@dominiqueleroy.fr

Site internet : [Dominique Leroy eBook](https://www.dominiqueleroy.fr/)
<https://www.dominiqueleroy.fr/>

Éditions Dominique Leroy
3, rue Docteur Ragot, B.P. 313, 89103 Sens cédex, France
Tél. : 33 (0)3 86 67 05 02

Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article L. 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (Article L. 122-4) Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced in any form, by any means, without the prior written consent of the publisher.

© 2009-2021 by Éditions Dominique Leroy, France
ISBN (Multiformat) 978-2-37433-266-6
Date de parution : mai 2021

Ce jour-là, lorsque j'entendis résonner la sonnerie de ma porte d'entrée, je n'attendais aucune visite. J'ouvris la porte. L'homme qui se tenait devant moi était grand, brun, un physique agréable avec une fine moustache noire. Il me tendit un paquet recouvert d'un papier gris.

— Excusez-moi de vous déranger, mademoiselle Moreski, me dit-il, je sais que vous écrivez des romans assez... spéciaux et je serais très heureux si vous vouliez bien accepter ce manuscrit.

Prise au dépourvu, je répliquai :

— Je suis très touchée, monsieur, que vous m'accordiez votre confiance. J'accepte de lire votre manuscrit avec plaisir mais...

— Ne me remerciez pas, reprit l'homme rapidement, ce manuscrit est autobiographique. C'est l'histoire de ma vie. Jugez-le...

— Monsieur... Monsieur...

L'homme avait déjà tourné les talons et il dévalait l'escalier. J'entendis son pas précipité se perdre en claquant sur les marches.

Je restai là, debout sur le seuil de ma porte, le paquet entre les mains. Je ne savais pas qui était cet homme ni où je pourrais le joindre. Pourtant j'avais, entre les mains, le récit de sa vie.

J'ouvris le paquet, fis glisser les feuillets sur mon bureau et je lus d'un seul trait. Le mot « fin » était suivi d'une phrase à mon intention :

« Vous pouvez publier ce manuscrit, mademoiselle Moreski, je n'y vois aucun inconvénient... »

Une large signature s'étalait comme une tache d'encre, au bas de la page : Ernest Pinacci.

J'ai longuement hésité, avant de jeter en pâture l'étrange récit d'Ernest Pinacci. Il contient un terrible secret que je n'osais, que je ne pouvais publier.

Aujourd'hui, en prenant mon petit déjeuner, j'ai compris que plus rien ne m'empêchait de faire paraître cet ouvrage. Un simple fait divers, dans le journal, me donne l'autorisation complète de livrer, à la convoitise de tous, l'histoire peu banale d'Ernest Pinacci.

Avril 1962

Je suis issu d'une famille modeste. Ma mère, qui était de santé fragile mourut en couches. Le médecin avait prévenu mon père qu'une grossesse serait fatale à cette pauvre femme. Hélas, mon père qui exerçait la profession de maçon, buvait avec excès et perdait, dans les vapeurs de l'alcool, la raison et la dignité. C'est au cours d'une de ces nuits de beuverie que je fus conçu.

Mais cet alcoolique avait aussi une autre passion : une femme qu'il voyait très souvent et dont ma pauvre mère n'ignorait pas l'existence. Jamais pourtant, elle ne connut le nom et le visage de sa rivale.

Mon père fit ce qu'il put pour m'élever. J'allais très tôt en pension, les visites paternelles ayant lieu chaque dimanche après-midi. Je dois avouer que mon père ne faillit jamais à ces visites et qu'en règle générale il y vint toujours en pleine possession de sa lucidité.

J'avais atteint mes quatorze ans lorsque la nouvelle, la terrible nouvelle me parvint dans la cour de récréation : mon père était mort. Totalement ivre, il avait escaladé un échafaudage et avait fait une chute vertigineuse de plusieurs mètres.

Le directeur de la pension me fit appeler pour me signifier que mon père, depuis quelques années, avait déposé chez un notaire, un testament selon lequel je devais être recueilli par une certaine Dana Alice de

Soltigen, qui était sa « maîtresse » depuis dix-sept ans. Notre pauvre maison et les quelques biens que nous avions revenaient également à la dame...

La nuit a été longue. Je n'ai presque pas dormi. Mes yeux sont rouges d'avoir pleuré et mon cœur est anxieux. Je ne sais rien de cette Madame de Soltigen. Qui est-elle ? Comment est-elle ?

Je pénètre dans le bureau du directeur avec une grande appréhension. À peine ai-je fait un pas que je la vois. Elle est venue me prendre en livraison. Elle se tient droite dans le fauteuil de cuir rouge. Elle a l'apparence d'une femme du monde. Je crois même que c'en est vraiment une. Elle est grande et mince. Son visage osseux paraît sévère. Ses petits yeux noirs perçants me scrutent avec une hautaine indifférence. Je n'aime pas son nez busqué, ses lèvres pincées et l'épaisse couche de maquillage qui recouvre son visage. Elle est vêtue d'une robe à volants roses et noirs et ses épaules sont couvertes par une fourrure légère. Je fais quelques pas dans le bureau. Le directeur me prend par l'épaule et me conduit près de ma préceptrice :

— Madame de Soltigen, voici le petit Ernest Pinacci, nous avons déjà fait porter ses quelques bagages dans votre voiture...

Se tournant vers moi, il continue :

— ...Monsieur Ernest, je vous présente Madame de Soltigen dont, par la volonté de feu Monsieur votre père, vous dépendez entièrement maintenant. Présentez-lui vos hommages, je vous prie.

Tremblant, je m'approche de la dame et après m'être incliné très poliment devant elle, je prends la main qu'elle me tend et j'y pose mes lèvres. Je viens de faire mon entrée dans la famille des de Soltigen.

— Monsieur Ernest, reprend le directeur en s'asseyant, il est inutile de vous dire que votre vie va, dorénavant, changer. Mme de Soltigen n'a pas jugé utile que vous continuiez vos études dans notre établissement. Pour ma part, je le regrette infiniment car je n'ai toujours eu qu'à me louer de vous mais Mme de Soltigen a, pour vous, d'autres vues qu'elle vous expliquera elle-même

Et, sur ces mots je suis prié de me retirer et d'aller attendre Mme de Soltigen dans sa voiture. La dame ne se fait d'ailleurs pas attendre très longtemps. La route est longue, étouffante et silencieuse. De temps à autre, je lance de petits tours d'œil dans la direction de ma bienfaitrice qui ne s'est pas départie de son attitude hautaine. Enfin, après une heure au moins de route, alors que nous arrivons dans le parc d'une demeure qui me paraît être un château, elle se tourne vers moi :

— Monsieur Ernest vous voici arrivé. C'est ici que vous logerez désormais avec mes trois filles, ma nièce et moi. Je vous demanderais donc d'être un vrai gentleman et de vous montrer toujours d'une parfaite correction. J'ai besoin d'un maître d'écurie, c'est à cette tâche que je vous destine.

Elle se renferme dans son mutisme. J'en reste tout abasourdi : Maître d'écurie ! moi qui connais si peu les chevaux, qui en ai vu si peu.

La voiture s'arrête devant le perron de la demeure et le chauffeur ouvre la portière à Mme de Soltigen. Je descends derrière elle n'osant faire un pas dans le

riche décor qui m'entoure. Devant moi, une vaste maison étend ses ailes comme une impressionnante ramure. Finement ciselée aux armes de la Renaissance, la façade est peinte en blanc, ce qui achève de donner un luxe éblouissant à la demeure. Un parterre de fleurs s'étale mollement entre les deux rampes d'un escalier glissant en demi-cercle d'un perron qui s'avance gonflé de fierté, à la rencontre des nouveaux venus. Une robe apparaît au sommet de ce balcon, moulant un corps encore assez jeune qui descend les marches et vient à notre rencontre.

— Venez, me dit Mme de Soltigen d'une voix dure, sans se retourner mais en accompagnant son ordre d'un geste impératif de la main.

Je la suis dans l'escalier, à la rencontre de la robe et de la jeune femme qui la porte.

— Monsieur Ernest, voici l'aînée de mes filles : Germaine !

La fille me jette un regard glacial et se détourne sans avoir eu le temps de me considérer. Je lui donne environ vingt-quatre ans. Ses cheveux bruns glissent en boucles légères sur ses épaules nues. Ses yeux sont noirs comme ceux de sa mère mais ses lèvres sont plus minces et lui confèrent un aspect plus sévère encore. Elle est chaussée de souliers à talons aiguilles et à bouts pointus. Je suis les deux femmes dans un vaste corridor tandis que le chauffeur monte mes pauvres valises à ma chambre où Mme de Soltigen me conduit elle-même.

C'est une vaste chambre coquettement tapissée et ornée de plusieurs tableaux représentant des scènes bibliques. Mme de Soltigen referme la porte et me laisse seul. Je suis émerveillé et ma nouvelle vocation de Maître d'écurie m'apparaît comme une place

d'importance, une sorte de royaume. Je ne cesse de m'extasier devant tout ce qui m'entoure. Il me semble impossible que ce grand lit de bois sculpté soit pour moi tout seul. Et cette jolie coiffeuse avec le miroir où l'on peut se voir tout entier des pieds à la tête, et ce bureau de bois lourd avec ce fauteuil de velours rouge. Tout ceci est pour moi. Non, c'est impossible, je dois rêver. J'ai soudain besoin d'air pour me ressaisir car je crains de défaillir. J'ouvre la fenêtre et me mets sur le balcon. À mes pieds s'étend le grand parc que nous avons traversé quelques instants plus tôt en voiture. Un grand parc avec ses pelouses et ses parterres de fleurs que sillonnent de vastes allées empierrées. Au loin, un bois de sapins et de peupliers et, derrière la maison, hors de vue, je devine de vastes champs d'oliviers d'où me parvient le murmure confus des cigales.

Un petit nuage de poussière monte du bois de sapins et un cavalier sort en trombe, se dirigeant vers la demeure. Je fixe mon attention sur cet arrivant et me rends compte qu'il s'agit d'une cavalière. La jeune personne arrête son cheval au bas de l'escalier et saute à terre avec souplesse. Elle porte, sur un pantalon de cheval, de hautes bottes brunes et son corps léger est moulé dans un manteau noir très étriqué. Son petit chapeau noir m'empêche de voir son visage. Je la regarde monter l'escalier et je la vois disparaître dans le corridor. Je ferme la fenêtre et je fais une toilette sommaire avant de descendre pour le repas comme on me l'a indiqué.

Toutes les demoiselles sont réunies dans le salon autour de Mme de Soltigen. Ma timidité s'est envolée. La chambre spacieuse où l'on m'a logé, la pensée que mon père avait été l'amant de cette noble dame et la

perspective d'être « Maître d'écurie » dans ce « palais » ont effacé toutes mes appréhensions. À mon entrée, tous les regards se posent sur moi mais, seule, la cavalière daigne m'adresser un sourire léger que je suis seul à remarquer.

La voix sèche de Mme de Soltigen résonne :

— Voici, Monsieur Ernest Pinacci qui entre aujourd'hui sous notre protection et à notre service.

Il y a quelques sourires. Je m'incline.

— Monsieur Ernest, vous avez déjà eu l'honneur de faire la connaissance de Mlle Germaine, voici ma nièce, Mlle Géraldine.

La jeune personne devant laquelle je m'incline est petite et fluette. Une blonde chevelure encadre un visage pâle aux yeux bleus et éteints. La main qu'elle me tend paraît légère et moite. Elle me glace les lèvres.

— Voici ma seconde fille, Mlle Caroline, c'est à elle que vous aurez à faire pour vos travaux d'écurie.

Je m'incline devant la cavalière à la main robuste et gantée. Son visage, quoique émacié, est rieur, franc.

— Et voici la dernière, Mlle Sylvie.

Tant de beauté m'éblouit. Je reste quelques fractions de seconde avant de m'incliner pour contempler ce magnifique visage, aux yeux verts à la bouche charnue, entouré d'une longue vague de cheveux couleur de jais. Devant mon regard, Mlle Sylvie a une moue dédaigneuse. Elle doit avoir dans les dix-sept ans et est ce que j'ai vu de plus beau de toute ma vie.

Mme de Soltigen attend que je me relève et reprend :

— N'oubliez surtout pas, monsieur Ernest, que vous devez obéissance et soumission à toutes ces jeunes

demoiselles comme à moi-même, ainsi qu'à celles qui seront invitées dans cette demeure.

Je me sens un peu humilié d'être ainsi traité en serviteur devant toutes ces jeunes personnes dans une maison où mon père avait été... Néanmoins, je m'incline comme je l'ai fait jusqu'à présent. Que puis-je faire d'autre ?

— Passons à table maintenant, intime Mme de Soltigen en se levant. Toutes les demoiselles suivent et je ferme le cortège.

Elles se sont assises autour de la table, à l'exception de Mlle Germaine qui arrange sa robe pour ne point la froisser. Je vais, moi aussi, m'asseoir lorsque la voix de Mme de Soltigen s'élève :

— Il est bon, il me semble monsieur, de vous rappeler que, lorsqu'un serviteur a l'honneur, comme vous l'avez, de déjeuner avec ses maîtresses, il serait bienséant qu'il daignât attendre que toutes soient assises avant d'oser s'installer lui-même.

Je deviens écarlate de honte et de rage. Serviteur ! le mot est lâché. Ainsi cette noble dame abuse de son pouvoir, se révèle sous son véritable jour, profitant de la confiance que lui a accordé mon père pour subjuguier un garçon de quatorze ans. C'en est trop. Nous allons mettre les choses au point tout de suite. Je vais parler mais elle me devance :

— Mademoiselle Germaine, vous administrerez, après le déjeuner, une bonne paire de gifles à ce garçon pour lui apprendre à se tenir dans le monde... Asseyez-vous maintenant, monsieur, et prenez garde de ne parler que lorsqu'on vous en donnera l'autorisation.

J'en ai le souffle coupé. Mes bras glissent le long de mon corps et je prends place sans avoir pu prononcer

une parole. Tandis que je baisse la tête et mange lentement de peur que le bruit de mes mâchoires ne m'attire d'autres foudres, ces dames se mettent à discuter, à rire et à plaisanter entre elles sans plus s'occuper de ma présence. Une seule, d'ailleurs, semble m'avoir regardé avec bienveillance et me lance, de temps à autre, un sourire à la dérobée c'est Mlle Caroline, la cavalière. J'ai la sensation que toutes les calamités, toutes les corvées, toutes les punitions, tous les châtiments vont s'abattre sur mon dos dans cette maison et que la seule de qui je n'aurai rien à redouter sera Mlle Caroline. Par un heureux hasard je vais travailler avec elle le plus clair de mon temps. Je n'ose plus regarder Mlle Sylvie qui, pourtant est si belle. Je glisse un regard inquiet vers la main fine mais solide aux ongles polis de Mlle Germaine. Cette main, qui tout à l'heure va me gifler à deux reprises sans que je ne puisse rien dire. La crainte de cet injuste châtimement ôte tout le goût aux mets qui me sont servis par la petite bonne que je vois à peine tant je suis prostré sur mon assiette.

— Monsieur Ernest ?

La voix de Mme de Soltigen me réveille de ma torpeur. Je lève, vers elle, un visage encore rougi par l'humiliation.

— Monsieur Ernest, continue-t-elle, il est une chose que mes filles et moi détestons par-dessus tout, c'est de décrotter, cirer, brosser lustrer nos chaussures. Voilà un travail détestable et abaissant. Vous en êtes dorénavant chargé. Mais attention chaussure sitôt salie sera immédiatement lustrée. Je veux que tout brille. Compris !

— Oui, Madame, fais-je en rougissant de plus belle.

— D'ailleurs, je suis persuadée que cette tâche vous conviendra et vous enchantera, acheva-t-elle.

Je me demande pourquoi ce petit travail n'incombe pas à la bonne, comme il serait normal, mais je me tais de peur de m'attirer quelques brimades.

Mme de Soltigen donne l'ordre de se lever de table et cela me soulage car j'ai eu très peur qu'elle ne me fasse corriger devant toutes les demoiselles. J'espère que Mlle Caroline va retourner à ses chevaux et que les autres demoiselles vont monter dans leurs chambres. Hélas, mon espoir est de courte durée. Mme de Soltigen me fait entrer dans un petit salon où toutes les demoiselles prennent place. Je reste debout.

— Monsieur Ernest, veuillez demander, à Mlle Germaine, la punition que l'on vous a promis, en vous exprimant clairement, je vous prie.

J'avance sottement vers Mlle Germaine confortablement assise dans un fauteuil. Elle me regarde venir avec un sourire cynique et cruel. Ses doigts sont joints sur ses genoux serrés. Je balbutie plus que je ne parle :

— Mademoiselle veut-elle me donner les deux gifles qui m'ont été promises pour mon incorrection.

Le rire se fait plus cruel encore sur les lèvres de la fille. Elle se lève :

— Mais certainement mon petit, certainement, mets bien tes mains derrière ton dos, tu vas être servi.

Elle lève les mains l'une après l'autre et deux claques retentissantes s'abattent sur mes joues en feu.

— Et alors, qu'est-ce que l'on dit pour être traité d'aussi bonne façon ?

— Merci, mademoiselle Germaine !

Je dis cela sans un hoquet. Des sourires narquois se dessinent sur tous les visages et j'ai peine à refouler les sanglots qui m'étreignent la gorge.

— Souvenez-vous, monsieur Ernest, que chaque fois que vous manquerez à l'une d'entre nous il sera procédé ainsi. Le châtiment variera selon l'importance de la faute commise. Maintenant allez dans votre chambre et préparez-vous à suivre Mlle Caroline aux écuries.

Je tourne les talons lorsqu'elle me rappelle :

— Attendez, voici pour vous, c'est une lettre que feu Monsieur votre père m'a remise.

Elle me tend une enveloppe blanche que je prends en m'inclinant. Je monte dans ma chambre où je donne libre cours à mes larmes tandis que j'ouvre l'enveloppe. Je reconnais l'écriture malhabile de mon père. Je lis et mes larmes sèchent sous l'effet de la surprise.

.../...

***Pour poursuivre la lecture, retourner
sur le site de la librairie numérique pour
télécharger le livre complet.***

Le livre, l'autrice :

Autrice : Marika Moreski

Couverture illustrée par Bernard Montorgueil

Titre : CES DAMES EN BOTTINES

« Je prends les petites bottines, je les pose devant moi, je me prosterne par trois fois devant elles et je reste à genoux. Je les cire avec amour, avec passion. Je suis occupé à mon office sacré lorsque la porte s'ouvre... »

Ernest Pinacci, dans ce récit intense nous raconte sa vie mouvementée d'homme asservi et d'esclave heureux à l'ombre de « ses » Dames en bottines.

« Je vous appartiens et dois m'en contenter, obéir, me soumettre et n'en pas demander plus. Je suis l'objet que vous maniez, que vous prenez, dont vous vous servez et que vous posez après usage, dans un recoin... »

Ces Dames en bottines est le deuxième roman de Marika Moreski qu'on appelait alors « le nouveau Sade en jupons ». Depuis, une trentaine de romans ont vu le jour qui font autorité dans les milieux sadomasochistes.

Fervente prêtresse de la domination féminine, cette svelte et brune jeune femme régnait sur une cour d'esclaves « triés sur le volet » selon ses propres termes. Très discrète sur la personnalité de ceux-ci,

elle ne cache cependant pas qu'elle a épousé un homme qu'elle a totalement asservi...

Collection Le Septième Rayon. L'idée centrale de cette collection est de tenter de se défaire d'une certaine image normalisée de l'érotisme. Des textes contemporains qui veulent tout simplement faire le point sur toutes les disciplines, un érotisme jubilatoire et dynamique traduisant une libido sans tabou ni interdit, impudique et libérée.

Roman numérique, 170 pages, couverture en couleurs illustrée par Bernard Montorgueil.

Éditeur : Dominique Leroy

<https://www.dominiqueleroy.fr>

Dans la même collection, chez la même
éditrice :

Claudine Chevalier

ET POURQUOI PAS ! suivi de LÀ FÊTE DE L'HÉVÉÀ
ou Mademoiselle M...

AND WHY NOT! (Miss M. volume 1, English text)

THE HEVEÀ FESTIVAL (Miss M., volume 2, English
text)

Claudine Chevalier ; John Weston

L'INITIATION DE Mrs EDITH

Mrs EDITH CONTINUE...

F. Delmore

CUISANTES VACANCES

Jean-Pierre du Maine

LÀ MAÎTRESSE

LE DRESSAGE suivi de LÀ LETTRE

Max Horber

FESSÉE POUR CAUSE DE CHÔMAGE

Pierre Ruseray

EXPÉRIENCES

Marika Moreski

CES DAMES EN BOTTINES

Ces Dames en bottines, paru en 1970,
est le deuxième roman
de Marika Moreski qu'on appelait alors
" le nouveau Sade en jupons ".

Fervente prêtresse de la domination féminine,
cette svelte et brune jeune femme régnait sur une cour
d'esclaves " triés sur le volet " selon ses propres termes.

Très discrète sur la personnalité de ceux-ci,
elle ne cache cependant pas qu'elle a épousé
un homme qu'elle a totalement asservi...

Ernest Pinacci, dans ce récit intense
nous raconte sa vie d'homme
asservi et d'esclave heureux
à l'ombre de "ses" Dames en bottines.

DOMINIQUE LEROY ebook